

Cherche
homme marié
pour **MIEUX** le piéger

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et
Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Labonté-Chartrand, Martine, 1985- , auteure
Cherche homme marié pour mieux le piéger / Martine Labonté-Chartrand
ISBN 978-2-89783-264-3

I. Titre.

PS8623.A263C44 2019 C843'.6 C2018-942709-4
PS9623.A263C44 2019

© 2019 Les Éditeurs réunis

Images de la couverture : Shutterstock, Freepik, Pixabay

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada

| **Canada**

Édition

LES ÉDITEURS RÉUNIS
lesediteursreunis.com

Distribution nationale
PROLOGUE
prologue.ca



Suivez Les Éditeurs réunis sur Facebook.

Imprimé au Québec (Canada)

Dépôt légal : 2019

Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

MARTINE LABONTÉ-CHARTRAND

Cherche
homme marié
pour **MIEUX** le piéger



LES ÉDITEURS RÉUNIS

De la même auteure
chez Les Éditeurs réunis

Pour en finir avec mon ex, 2018

Miss best-seller, 2018

Fantômes d'une femme mariée, 2017

Fantômes d'une femme mariée – Le retour de l'amant, 2018

Nos voisines, ces espionnes, 2017

Lune de miel accidentelle, 2017

Ma vie en horoscope, 2015

Rester jeune – Le défi ultime de Lucy Tremblay, 2016

Jamais trop tard! – Marion réoriente sa vie, 2016

1

Le soleil brille lorsque je stationne ma voiture dans l'entrée. C'est une température parfaite pour les réjouissances, pour démarrer le barbecue et prendre un verre entre amis dans la cour arrière, sur la terrasse. Même si je suis toujours très sensible à la température – la moindre grisaille me rend morose –, le soleil n'arrive pas à me communiquer ma joie habituelle. Journée de merde au travail. Ça arrive souvent, mais jamais de façon aussi intense. Juste d'y penser, je sens les larmes me monter aux yeux à nouveau. J'ai fait de gros efforts pour les retenir au courant de la journée, devant mes collègues du moins, mais je me suis cachée dans les toilettes à quelques reprises pour laisser place à ma peine.

Maintenant que je suis chez moi, plutôt que de me cacher, je fonce vers le réfrigérateur où je prends un Palm Bay, une boisson alcoolisée très sucrée. J'aurais préféré un bon verre – la bouteille complète, probablement – de vin blanc frais, mais le Palm Bay est tout ce que j'ai sous la main pour l'instant. Ça fera bien l'affaire. Sans tenir compte de mes vêtements, qui pourraient s'abîmer, je m'installe directement sur les marches de béton de mon balcon, à l'avant de la maison. Ce n'est pas dans mes habitudes de boire face à la rue – je garde plutôt ça pour la cour arrière –, mais c'est le seul endroit où il y a encore du soleil et je veux en profiter, question de me réchauffer le cœur.

Cherche homme marié...

Une fois assise par terre, ce qui représente ma situation – je suis au plus bas –, j’ouvre la canette et en prends une grosse gorgée. Il me semble que ça va déjà mieux. Je termine rapidement ma boisson et je vais m’en chercher une autre à l’intérieur. Je me réinstalle à la même place, toujours sous les chauds rayons. J’ouvre la deuxième canette. Elle coule dans mon gosier aussi bien que la première. Je soupire un long moment. J’aimerais vraiment avoir quelqu’un à qui me confier présentement. Un *chum*, une amie, n’importe qui. Le premier a déserté ma vie il y a quelques mois. Les deuxièmes sont, pour la plupart, toutes occupées avec leur merveilleuse progéniture. Il est près de dix-sept heures trente. À cette heure, et surtout avec cette température, c’est idéal pour emmener les enfants au parc, pas pour aller boire sur une dalle de béton froide avec une amie pas de vie qui pleure parce qu’elle a perdu son emploi.

Comme je n’ai personne à qui me confier, je décide de faire part de ma peine au monde entier. C’est moins intime, mais ça a le mérite de me soulager légèrement. J’écris sur mon mur Facebook: «Après une journée de merde et de grosses émotions, je bois toute seule sur mon balcon. *Cheers!*» Maintenant que c’est fait, je dépose mon cellulaire près de moi et j’attends de voir si certaines personnes vont commenter mon statut. Il faut environ une minute avant qu’une connaissance le *like* et me demande ce qui se passe. Je regarde le commentaire, dubitative. Je me lève pour aller chercher une troisième boisson. À mon retour, cinq personnes m’ont déjà questionnée. Je regrette d’avoir voulu partager ma peine au monde entier, finalement. Je n’ai pas envie de m’étendre en commentaires sur les réseaux sociaux. Mes sentiments sont contradictoires,

ce soir. Pas étonnant après les émotions vécues aujourd'hui. J'éteins mon cellulaire et le dépose près de moi, face contre le ciment.

Je regarde tranquillement passer les voitures en terminant mon troisième Palm Bay, puis je décide que c'est assez. Il faudrait que je mange quelque chose, car l'alcool dans mon estomac vide fait déjà son effet. Je prends mon téléphone et appelle directement la rôtisserie située tout près. Je commande une grosse poutine au poulet. Tant qu'à boire, je suis aussi bien de manger mes émotions du même coup. Je ferai juste plus de sport demain quand ça ira mieux. Je n'aurai rien d'autre à faire de toute façon, j'ai pris congé pour fêter le fait que j'ai été renvoyée.



Ce n'est pas le livreur de poulet qui est le premier à se stationner dans l'entrée, mais plutôt ma voisine Isabelle. Je ne sais pas si elle a lu mon message sur Facebook, mais juste de me voir assise sur le balcon avec les canettes qui s'amoncellent près de moi, elle voit bien que quelque chose ne va pas. Un regard inquiet sur son beau visage expressif, la jolie blonde, qui habite à côté depuis un an, vient s'asseoir près de moi et prend l'une des canettes pour mieux constater qu'elle est vide.

— Ça va, Ju ? demande-t-elle, même si c'est évident que ce n'est pas le cas.

— Pas tant, non, dis-je en plongeant ma main dans le grand sac de croustilles qui a élu domicile sur mes genoux.

Eh oui, je me gâte ce soir. J'ai ouvert mon sac d'urgence, celui que je cache très, très haut, au plus profond de mon armoire pour l'oublier et ainsi éviter de le manger quand je suis victime d'une fringale. Je pourrais tout simplement ne pas en acheter, pour ne pas être tentée, mais le concept du sac d'urgence m'a été d'un grand secours aujourd'hui. Je le tends vers Isabelle, question d'être polie en partageant. Elle me fait signe qu'elle n'en veut pas. Je le ramène vers moi et en prends une grosse poignée, dont la moitié tombe par terre quand je tente de tout caser dans ma bouche. Je dois offrir un magnifique portrait : la fille trop chic, éméchée, qui se bourre de chips sur son balcon. Je devrais aller m'habiller en mou pour mieux compléter mon personnage.

— Qu'est-ce qui se passe, Judith ? J'ai vu ton message sur Facebook. Ça ne va pas fort au bureau ?

— Ça ne peut pas vraiment aller fort, j'ai perdu mon emploi.

Elle me regarde, étonnée. Je suis aussi sous le choc qu'elle. La journée avait bien commencé, j'étais de bonne humeur, il faisait beau, je m'apprêtais à dîner avec mes collègues quand boum ! Le couperet est tombé. Ça devrait être illégal de renvoyer des gens quand ils s'apprêtent à manger. Ça ne favorise aucunement la digestion.

— Comment ça ? demande Isabelle, étonnée.

— Eh bien, il y a des coupures partout. Je pensais m'en tirer, mais apparemment, ce n'est pas le cas. C'est ça, les entreprises privées.

— Alors, qu'est-ce qui va se passer ?

— Eh bien, pour l’instant, je termine mon contrat. Il me reste deux semaines. Ensuite, je ne sais pas ce qui m’attend. J’ai vérifié auprès de ma gestionnaire et elle ne peut rien me garantir pour les prochains mois. Je ne suis même pas sûre qu’elle sache elle-même si elle sera en mesure d’engager d’autres employés dans le futur.

Je sens à nouveau les larmes me monter aux yeux. Isabelle me tapote gentiment le bras pour me réconforter. Je ne m’épanche pas plus sur ma situation précaire, je ne voudrais pas qu’elle me prenne en pitié.

— Est-ce que ta gestionnaire t’a offert une indemnité de départ ?

Je glousse légèrement. Indemnité de départ. Si elle fait référence à la somme ridicule qu’elle a promis de déposer dans mon compte à la fin de mon contrat, en effet, j’ai reçu une indemnité. Seulement, cette dernière est déjà dépensée. Elle va aller directement sur ma carte de crédit dont la limite commence à être drôlement haute. Tellement que je me réveille la nuit pour y penser. Moi, Judith Riopel, trente-deux ans, planificatrice financière en devenir, j’ai des dettes. C’est assez ironique de rencontrer des clients pour les orienter dans la gestion de leur budget alors que l’argent me brûle les doigts. Je suis un cordonnier mal chaussé. Pas étonnant, finalement, que j’aie perdu mon emploi. Je ne suis aucunement un bon exemple pour les clients.

— Tu pourras toujours faire une demande d’assurance-emploi, ajoute Isabelle. Si tu veux de l’aide pour le faire, fais-moi signe. Je l’ai déjà fait dans le passé.

— C'est bien gentil, merci.

Je n'ajoute pas que j'ai la mauvaise impression que je n'aurai pas droit à ce service. Comme je n'étais pas salariée, mais plutôt indépendante au sein de l'entreprise – je me versais mon propre salaire à l'aide des commissions que je recevais –, je n'ai pas cotisé à l'assurance-emploi depuis mes débuts dans ce *job*. Avant de commencer celui-ci, j'ai été en congé sans solde pendant un an pour rejoindre mon copain du moment qui habitait dans une autre ville. Quelle mauvaise idée ! Je me suis endettée au maximum juste pour le plaisir d'être en sa compagnie et, résultat, maintenant, je n'ai ni *chum* ni argent. Je suis bien avancée. J'ai l'impression que je viens d'atteindre le fond du baril. La preuve, je n'ai même plus d'argent pour acheter du vin blanc, je dois me contenter des Palm Bay qui traînent dans mon frigo depuis l'été passé.

Le livreur arrive au même instant. Il ne semble pas surpris de découvrir deux filles sur le balcon avec des cadavres de canettes d'alcool tout près. Il doit en voir des vertes et des pas mûres au cours de ses livraisons, lui. Il me tend la boîte de carton que je dépose à côté de moi, et je prends l'appareil pour payer avec ma carte de crédit.

— Je suis désolé, dit-il après un instant, mais votre carte ne fonctionne pas, madame.

— Quoi ? Comment ça ?

Je lui arrache presque l'appareil des mains pour voir le message d'erreur.

— Essaie une deuxième fois, lui dicté-je.

Le moteur de sa voiture tourne toujours, il semble pressé, mais après un soupir, il passe la carte à nouveau. Quelques secondes plus tard, il secoue encore la tête.

— En avez-vous une autre ?

Je le regarde avec de grands yeux mystifiés. Non, je n'en ai pas d'autre et j'ai égaré ma carte de débit. Ça va mal. En plus, je n'ai pas un sou dans ma sacoche. Adieu, repas gras-seux, je n'ai pas les moyens de te consommer ce soir. Je me contenterai de Palm Bay.

— Tenez, dit Isabelle en lui tendant un billet de vingt qu'elle sort de sa poche.

Je proteste mollement en lorgnant la boîte. J'ai faim et je suis officiellement pauvre. Aussi bien profiter de ce dernier repas aux frais de ma voisine. Le livreur lui tend la monnaie et, après un dernier regard vers moi – y ai-je lu de la pitié ou du mépris ? –, il retourne à sa voiture.

— Je vais te rembourser dès que possible, Isa.

— Pas de problème. Ça me fait plaisir. Allez, va manger, je vais t'appeler demain pour voir comment ça va, d'accord ?

Je hoche la tête. Elle me tapote la main gentiment, comme plus tôt, puis descend du perron avant de remonter dans sa voiture. Je la regarde se stationner quelques maisons plus loin. Elle me fait un dernier signe de loin avant d'entrer chez elle. Je regarde la boîte de mon repas. On dirait qu'après avoir montré à ma voisine et au livreur que je n'avais plus de fonds, j'ai moins envie de manger ma poutine. À bien y penser, tout ce que j'ai de bien, c'est encore mon ventre et mes fesses. Vais-je gâcher ça en

mangeant des gras trans ? Je peux bien me forcer, je ne voudrais pas qu'Isabelle ait dépensé ses sous pour rien. Je ramasse mes canettes vides et entre dans la maison. Le soleil a déjà baissé derrière les édifices au loin, je n'ai pas d'intérêt à rester davantage sur mon balcon.

Je m'installe directement sur le sofa, ma boîte-repas en main. Je pige une première frite imbibée de sauce qui dégouline sur mon menton. Le fromage, qui a fondu, s'étire. C'est délicieux. J'avais faim, finalement. Plus par habitude que par réel intérêt, j'allume la télévision entre deux bouchées. À cette heure, j'écoute généralement *Un souper presque parfait*, mais je n'y trouve pas le même intérêt que d'habitude. Malgré l'alcool qui m'embrume encore l'esprit, je ne peux m'empêcher de penser à ma nouvelle situation. Il va falloir que je mette mon CV à jour, que je passe des entrevues et, surtout, que je prie pour trouver un emploi décent. Toutes ces démarches que j'ai faites il y a moins de six mois. Pas la prière, mais j'en suis rendue là, je pense. Je suis découragée à l'idée d'avoir à remettre tout ça.

Après avoir terminé mon repas, je finis le *six pack* de Palm Bay et je renchéris avec quelques verres de vodka. Plus tard, je rigole devant une émission de décoration que je trouve normalement débile. C'est fou à quel point l'alcool aide à faire passer les moments les plus difficiles. Je peux pratiquement affirmer que je ne passe pas une si mauvaise soirée, finalement.



Quand je me réveille le lendemain, j'ai la bouche pâteuse et un mal de cœur. Une chance que j'ai pris congé, je n'aurais jamais réussi à accomplir ma journée de travail. Souffler mon haleine de fond de tonne au visage des clients n'est jamais

une bonne façon de les conserver. Ça manque de crédibilité. Comme je n'ai pas de plan précis pour la journée, même si je sais que je dois mettre mon CV à jour et chercher un emploi, je décide de prendre de l'eau et un comprimé d'Advil puis de retourner me coucher. Mieux vaut remettre les plans sérieux à plus tard, quand je serai réellement en état. Je me cache à nouveau sous la couette, mais le sommeil ne vient plus. Hier, j'ai tenté de minimiser ma situation en noyant mon chagrin dans l'alcool. Aujourd'hui, je ne peux plus me mettre la tête dans le sable. J'ai pris ma journée de congé pour faire le bilan de ma condition, je ne vais pas passer mon temps à faire comme si de rien n'était sous la couverture. Je fixe le plafond un moment, me demandant encore comment j'en suis venue à un niveau si bas alors que mes aspirations étaient si élevées. Qu'est-ce qui peut faire dévier une femme de sa carrière et de ses ambitions ? Un homme, évidemment. Et pas n'importe lequel. Le type infidèle qu'on se donne pour mission de changer parce qu'on est différente des autres, qu'on mérite d'être aimée et qu'on va lui montrer ce qu'est le réel amour.

J'ai au moins appris une chose dans cette histoire : les hommes ne changent jamais. Infidèles un jour, infidèles toujours. Il devrait y avoir plus d'articles sur le sujet dans les revues féminines, question de nous mettre en garde adéquatement. Je déteste repenser à cette histoire, mais on dirait que le film de mes échecs a décidé de défiler devant mes yeux ce matin, juste pour m'embêter davantage. Simon. L'homme de ma vie. Non, je ne peux pas le qualifier ainsi. S'il avait réellement été l'homme de ma vie, il ne m'aurait pas joué dans le dos tout ce temps.

Nous nous sommes rencontrés à l'université. Je faisais mon baccalauréat en finance, il étudiait en sciences sociales, mais

investissait la majorité de son temps à jouer dans un groupe de musique avec lequel il faisait la tournée des bars chaque fin de semaine. Je l'y suivais avec grand plaisir, fière – et un peu jalouse aussi – de voir que mon *chum* plaisait à toutes les filles, mais que c'était moi qui me retrouvais dans son lit chaque soir. Après un an, nous nous sommes laissés. J'avais découvert qu'il m'avait trompée. Le seul soir où je ne l'avais pas accompagné à son spectacle. J'étudiais pour un examen de finance. Boum! J'ai coulé mon examen, trop affligée par ce qui m'arrivait, hypothéquant ainsi mes études. Je commençais à peine à me remettre de notre séparation qu'il est revenu en rampant. Il avait commis une erreur, il ne le referait plus, il me le promettait. Je me suis laissé adoucir, il avait les outils pour me convaincre.

Une autre année a passé. La même situation s'est produite. Copie conforme du scénario un. Après deux mois de séparation, je me remettais tranquillement, encore, m'apprêtant même à rencontrer de nouveaux hommes. Il est revenu à nouveau, me promettant mer et monde. J'ai flanché. Je sais, je suis incorrigible. L'amour et les compromis qu'on fait pour le vivre ne s'expliquent pas, malheureusement. Nous avons mis le paquet: je me suis promis que cette fois, ce serait la bonne. Il ne ferait pas l'erreur une troisième fois. Je n'avais toujours pas mon diplôme, ayant été retardée dans mes cours à cause de l'examen auquel j'avais échoué, mais cela ne nous a pas empêchés d'acheter une petite maison. Sa musique et mes emplois par-ci par-là parvenaient à nous faire vivre correctement. Environ trois ans ont passé. Trois ans pendant lesquels j'étais jalouse, mais sans le dire. Je faisais croire que tout allait bien, mais dès que j'en avais l'occasion, je fouillais dans son cellulaire ou je regardais ses courriels. Je le questionnais sans

cesse, n'arrivant pas à lui faire confiance. Je travaillais encore à l'obtention de mon diplôme, mais à temps partiel, n'aimant pas le laisser seul à la maison durant les longues soirées où j'étais en classe. Avec du recul, je réalise à quel point j'ai été stupide.

Plus tard, il est arrivé avec sa proposition : déménager à Montréal, où il aurait de meilleures possibilités d'avancement pour sa carrière. Me disant qu'un changement de décor nous ferait sans doute du bien, j'ai adhéré à son plan, quittant mon emploi du moment pour... rien, me disant que je pourrais toujours continuer mes études à Montréal. Une université en vaut bien une autre. Nous avons loué notre maison et déménagé à Montréal dans un logement miteux. J'ai enfilé les petits emplois payés comptant pendant un an, d'où ma fameuse année « sans solde », pendant qu'il faisait la tournée des salles de concert. Je n'ai pas repris mes études comme prévu, trop occupée par mes emplois multiples et ma jalousie qui n'allait qu'en augmentant malgré le changement de décor. Ne pouvant le suivre dans ses spectacles, j'alimentais ma colère via sa page Facebook, surtout quand je voyais des photos de *groupies* qui prenaient des *selfies* en sa compagnie, montrant du même coup leur superbe poitrine, ce qui ne semblait pas le laisser indifférent.

Enfin, un bon soir, j'ai craqué. Nous étions tranquillement assis sur le divan à écouter la télévision quand il a reçu un message texte de trop d'une « inconnue ». À bout de nerfs, j'ai brisé la moitié de la vaisselle présente dans l'appartement, une lampe et une table en verre. J'ai littéralement piqué une crise. C'en était trop. La séance de destruction terminée, j'ai fait mes bagages et je suis partie, après lui avoir arraché la promesse que, cette fois, il ne me ferait pas l'affront de revenir en rampant. Je me connais

assez pour savoir que j'aurais peut-être encore cédé. De retour chez moi, j'ai rapidement mis notre locataire à la porte et j'ai tenté de survivre à cette séparation déchirante.

À presque trente et un an, sans diplôme universitaire, sans le sou, qu'avais-je devant moi? J'ai racheté à Simon sa part de la maison grâce à l'aide de mon père. Je suis retournée à l'école à temps partiel et j'ai cherché un emploi. Six mois plus tard, les poches vides et totalement découragée, j'ai fini par dénicher un travail de conseillère financière dans une entreprise privée. C'était en plein dans mon domaine, et avec la promesse que je terminerais bientôt mon cursus universitaire, j'ai commencé à œuvrer au sein de l'entreprise, fraternisant avec les employés et me guérissant tranquillement de mes peines. Je croyais que ça allait bien, qu'enfin je voyais une lueur au bout du tunnel. Lentement mais sûrement, j'étais en train d'éponger mes dettes, envisageant même l'idée de changer ma voiture prochainement, car mon budget me le permettrait enfin. Mais non! Ça ne peut jamais bien aller pour Judith Riopel.

J'ai parfois l'impression d'avoir le poids de toute une vie sur les épaules, comme si j'avais quatre-vingts ans plutôt que trente-deux. Le reste de mon existence s'annonce long et pénible. Incapable de dormir avec tout ce qui défile dans ma tête, je m'assois sur mon lit. Que vais-je bien pouvoir faire pour m'en sortir, cette fois? Comme si j'attendais un signe de la vie, le téléphone sonne. En voilà une solution pour économiser : couper la ligne fixe de la maison. Ce n'est que vingt dollars par mois, c'est peu, mais c'est tout de même un début. D'ailleurs, il n'y a que des vendeurs qui tentent de me joindre à ce numéro, ou

ma mère, mais ce n'est jamais très important. Je pourrais bien survivre sans. À la quatrième sonnerie, je décroche, m'attendant à me faire proposer un service quelconque.

— Tu ne réponds pas à ton cell? me reproche la voix au bout du fil.

Ce n'est ni ma mère ni un vendeur inconnu. Il me faut tout de même quelques secondes pour reconnaître la voix d'Isabelle. Comme annoncé la veille, elle vient aux nouvelles.

— Euh...

Je prends mon appareil qui traîne sur ma table de chevet. Il est complètement déchargé, comme s'il avait senti mon besoin de couper tout lien avec le monde afin de pouvoir prendre le temps de faire le point sur ma situation. Même mon cellulaire me force à affronter la réalité.

— Qu'est-ce que tu fais? Tu dormais? As-tu mal à la tête? Au cœur? Tu veux que je t'apporte du Gatorade ou quelque chose à manger? propose ma voisine.

Ouf! C'est beaucoup trop de sollicitude d'un coup. J'y suis peu habituée. Ses questions commencent même à me donner le tournis.

— C'est bon, Isa, merci. Je vais me lever et prendre un café, ça va me faire du bien.

À cet instant, je me souviens que je n'ai plus de café. J'ai fini mon pot la veille. Merde! Comment soigner une gueule de bois sans un bon café?

Cherche homme marié...

— Écoute, parlant de café, je voulais t'inviter à venir en prendre un avec moi tantôt, continue mon interlocutrice. Je dois rencontrer une de mes amies au resto et je me disais que tu pourrais te joindre à nous. C'est une copine d'enfance, on se voit tous les mois ; elle est tellement drôle, je suis sûre que sa compagnie va te changer les idées. Ça te ferait du bien de voir de nouvelles personnes.

Mon premier réflexe est de dire non, pour deux raisons. La première est que je n'ai pas d'argent, alors je ne peux pas me payer de café. La deuxième est que la perspective d'aller rencontrer sa copine, aussi drôle soit-elle, ne m'enchant pas vraiment. Elle va sûrement voir que je file un mauvais coton et je n'ai pas trop envie de m'épancher sur l'épaule d'une inconnue. De plus, le positivisme dont elle fait sûrement preuve en général, car qui dit fille drôle dit fille ultra-positive, va sans doute me faire suer. Tant qu'à me faire suer, je suis aussi bien de rester entre quatre murs en pyjama, les cheveux sales et en désordre. Seulement, le café...

— Allez, viens, c'est moi qui t'invite, insiste Isabelle. Il faut que tu sortes de chez toi. Puisque tu as pris congé, aussi bien en profiter.

— Tu n'as pas besoin de m'inviter, dis-je tout bas.

— Judith, je ne t'invite pas à un souper de mariage cinq services, je t'invite à prendre un café. J'ai bien cinq dollars en poche pour ça, ce n'est pas la fin du monde. Bon, je viens te chercher dans trente minutes. Sois prête. Il fait super beau dehors, on va s'installer sur la terrasse du resto. À tantôt !

Elle raccroche avant que j'aie le temps de dire non. Bon, je n'ai pas le choix, on dirait. C'est vrai qu'un café, ça va faire du bien. Peut-être un petit quelque chose à manger aussi? Je me lève d'un bond, mais je me rappelle aussitôt ma consommation excessive de Palm Bay de la veille. Mieux vaut y aller mollo. Je vais d'abord recharger mon cellulaire, ayant toujours comme plan d'annuler ma ligne fixe au courant de la journée. On économise là où on peut. Je sais bien que l'idéal serait que je laisse tomber mon cellulaire qui me coûte trois fois le prix de la ligne téléphonique, mais ce serait l'équivalent de me couper un bras et je ne suis pas encore prête à me défaire d'un membre juste pour me sauver de la faillite. Je saute ensuite dans la douche. Pendant que je me lave les cheveux, je réfléchis une fois de plus à ma situation. Il faudrait que j'appelle au bureau de l'assurance-emploi pour voir quelles sont mes options – s'il y en a – et à quel moment je pourrai entamer des démarches officielles pour recevoir un pourcentage de mon salaire.

Dans ma tête, les chiffres se bousculent: mon paiement d'hypothèque qui va passer la semaine prochaine, les paiements préautorisés qui passent chaque mois dans mon compte, mon solde dans le rouge sur mon compte épargne et la somme faramineuse qui se trouve sur ma carte de crédit. J'ai beau calculer – je suis assez forte avec les chiffres –, je n'arrive pas à concevoir une façon logique de faire disparaître tous ces chiffres qui clignotent parce que mes comptes sont en souffrance. J'en conclus que le coût de la vie est beaucoup trop élevé pour une travailleuse célibataire à revenu modique. Il faudrait peut-être que je me trouve un ou une colocataire? Ça pourrait aider. Mais à la seule idée de voir mon espace envahi par un inconnu, je frissonne. En suis-je rendue là? À mon âge, je devrais prendre un locataire pour m'en sortir financièrement? J'ai envie de

Cherche homme marié...

m'évanouir à cette perspective. Je préfère penser à autre chose pour le moment. Je me prépare assez rapidement et, juste avant qu'Isabelle sonne, j'ouvre le gros pot de beurre d'arachide vide dans lequel je garde toute ma petite monnaie. Il doit bien y avoir assez d'argent là-dedans pour me payer un petit quelque chose à grignoter afin d'accompagner mon café.